

Consentir à l'art contemporain pour mieux le consommer...

Deux petits ouvrages, récemment parus aux Éditions Labor, tentent – en vain – de répondre à des questions fondamentales dans le débat sur l'art contemporain : Christian Ruby pose le problème des résistances à l'art contemporain et Daniel Vander Gucht établit les nouveaux rapports entre art et politique. Entreprise de décortilage et, en passant, de démolition...

Quand vous aurez lu Christian Ruby, vous comprendrez que vous aviez tort. Tort de remettre en doute le talent de ce « peintre » qui trace de si beaux quadrilatères sur fond uniforme ou de ce « sculpteur » qui empile des vêtements sales. Vous étiez dans l'erreur, il n'y a pas de doute, vous avez manqué de souplesse d'esprit et d'ouverture. Pire : vous vous êtes laissé guider par de vieux schémas esthétiques, inopérants aujourd'hui. Vous avez péché par manque de flexibilité. Car ce que l'art contemporain vous donne à voir, ce sont des œuvres par nature « décevantes », qui « obligent le spectateur à entreprendre en lui-même un lourd travail de renoncement, par exemple à l'idée même d'un spectacle total, d'une œuvre achevée, d'un projet abouti, etc. Une œuvre est "décevante" parce qu'elle affole l'idée ou l'attente même de ou du "tout", ou qu'elle rend suspecte une adéquation d'ailleurs fragile entre "tout", "achèvement" et "fini". Les œuvres d'art décevantes sont d'autant plus "décevantes" qu'elles sont appréhendées par un spectateur qui n'est pas, au premier abord, disponible pour affronter une pluralité de règles constitutives d'un grand nombre d'œuvres d'art. Dès lors, ce spectateur, s'il tente même de comprendre, de saisir ce qui lui est proposé par l'œuvre, en est empêché par l'œuvre même. Ce n'est pas tant que l'œuvre soit décevante. L'œuvre, plutôt, déçoit en lui toute approche totale, toute stratégie globalisante, toute organisation signifiante d'une quelconque vérité (voire d'un message) » (p.31). Vous étiez donc inapte à la bonne réception de l'œuvre. Vous en demandiez trop. Vous étiez un naïf « spectateur du ressentiment », « ce spectateur plus "ingénu", qui absorbe l'attention des commentateurs et la nôtre, ce spectateur qui pratique le plus souvent une dénégation active, qui finalement sait vouloir se borner à trouver du "beau" dans une œuvre, au sens ancien et figé du terme, et en cherche là où il sait parfaitement bien qu'il n'y a pas à en découvrir » (p.55). Car vous comptiez que l'art allait combler en vous une attente ou un manque. Point du tout : l'art n'est plus désormais là que pour le creuser, l'approfondir, le faire béer, ce vide de votre conscience. Allons, faites un petit effort, montrez un peu de bonne volonté, et vous en sortirez métamorphosé. Car tel est désormais le rôle des artistes, des critiques, des institutions chargées de vous cultiver. Transformer le spectateur, « cela devrait signifier plutôt lui inspirer la nécessité de découvrir des occasions de se confronter volontairement, voire joyeusement aux œuvres ; lui fournir l'occasion de discuter ouvertement de soi, de ses dégoûts, avec les autres, sans qu'il ait à se ranger immédiatement sous des arguments de vérités ; et, enfin, lui donner l'occasion de concevoir derechef pour lui-même le sentiment d'avoir à agir pour que quelque chose d'autre advienne » (p.55). Voilà les impératifs : apprendre à échanger dans la bonne humeur, sans se soucier de la vérité, si pesante, si difficile, si encombrante, si contraignante. Et puis surtout, PARTICIPER. Pour fusionner. Se sentir soi-même un artiste tout puissant, à qui on ne la joue pas, et capable d'influer sur le cours de ce qu'on lui propose à voir, à entendre, à être. Voilà l'idéal à atteindre : « En somme, c'est un spectateur en exercice constant de soi, qui ne se fige dans aucune relation mécanique avec les œuvres ou avec un type d'œuvres et ne se bloque pas sur tel schème de perception, d'approche ou d'appréciation. Il s'astreint à se former et à se réformer, en quoi il rejette surtout l'impératif selon lequel beaucoup vivent et qui consiste à n'accueillir que les œuvres favorables aux exigences d'une sensibilité marquée au sceau de catégories de l'art uniformes, souvent répertoriées comme "beauté" ou "tradition". En somme, il accepte de sortir de soi, et de faire l'effort de s'ouvrir non seulement à l'autre (une œuvre) mais à des manières d'agir et de penser innombrables. Loin de s'attacher à neutraliser constamment l'effet choquant de certaines œuvres, il lui importe

surtout de s'assurer, quitte à ne les pas apprécier, d'une capacité à recevoir convenablement des actions novatrices susceptibles de lui indiquer que l'histoire (des arts du moins) n'est pas close et achevée, et simultanément qu'il peut lui-même changer » (p. 61). Pouvoir s'exclamer « Beau, ça ! Pas beau, ça ! » en toute liberté bien sûr, mais en ayant pris soin de se réformer, de veiller à toujours communiquer, entretenir le canal de ses goûts et couleurs, car désormais, ils se discutent. Et ils se discutent d'autant mieux qu'ils s'acceptent aveuglément, que leur existence soit *a priori* avalisée, constatée. Vous aviez peur. Vous étiez triste. Vous faisiez partie des angoissés, des réticents, des puceaux de la sensation. Vous cherchiez, fourvoyé que vous étiez, à aboutir au consensus de l'œuvre. Il vaudra mieux parler à présent de « consentement », Christian Ruby vous le recommande. C'est pour le bien-être de votre esprit, si facilement fatigable. Laissez-vous aller un peu, détendez-vous. Et surtout, faites preuve d'enthousiasme, toujours. C'est un ordre.

Daniel Vander Gucht plaide quant à lui pour l'idée de « démocratie contractuelle et participative défendue par les artistes engagés » (p.34). Très bien. « *Loin de tout militantisme, forcément normatif*, l'action politique de l'art sociologique se veut d'emblée pédagogique et émancipatrice de son projet de réappropriation par l'homme ordinaire de ses facultés de figuration. Pédagogique car inventant des dispositifs qui prennent en compte les attitudes idéologiques traditionnelles des publics auxquels elle est destinée (et pas seulement le milieu de l'art) » (p.60). Daniel Vander Gucht, en bon sociologue, voit un lien évident entre l'art et les sciences humaines. Il aime les artistes subversifs comme Orlan, qui ose le projet d'« accoucher de soi » ou Warhol, dont les « provocations implacables dynamitent – donc obligent à repenser- les rapports entre l'art d'élite et l'art de masse, les beaux arts et l'art commercial, l'art et l'industrie... (p.26) ». La lecture de notre dossier permettra à M. Vander Gucht de comprendre comment ces artistes, au lieu de remettre en question quoi que soit, se sont en fait engouffrés dans les rouages du système, moins pour les gripper que pour les huiler et en retirer un profit maximal. La seule chose, en fait, que Daniel Vander Gucht démontre, au fil de sa réflexion, c'est que l'art ne peut plus avoir aucune portée révolutionnaire. Par le brouillage ludique du réel auquel ils s'attachent, les artistes contemporains ont certes « suggéré un espace de liberté et de réconciliation de la vie et de l'imaginaire ». Ils ont surtout désamorcé tout processus de remise en cause radicale du réel et de ses conditions. « La représentation est à la fois distanciée et impliquante : le spectaculaire devient spéculaire et recèle un formidable pouvoir heuristique, révélant l'étrangeté au sein même de nos pratiques les plus routinières. Le quiproquo artistique participe également de ces stratégies, tout comme la provocation le passage à l'absurde ou l'art du canular : la dérision mise au service de l'utopie, non pas révolutionnaire, mais ordinaire, en quelque sorte ! » (p. 59). Un point d'exclamation qui en dit long sur l'exultation de notre sociologue... Or, y a-t-il là de quoi se réjouir ? Voilà qui met plutôt en creux le doigt sur une des stratégies illusionnistes les plus perverses de notre civilisation, et à laquelle collabore à plein l'expression artistique : nous faire croire que le quotidien qu'il nous est donné de vivre est *en soi* magique, car issu de la féerie moderne et de sa baguette démocratique... Les choses sont sans doute bien plus compliquées et plus profondes que cela, non ?

Frédéric SAENEN

Christian RUBY, *Les Résistances à l'art contemporain*, Labor, « Quartier Libre », 2004.

Daniel VANDER GUCHT, *Art et politique. Pour une redéfinition de l'art engagé*, Labor, « Quartier Libre », 2004.